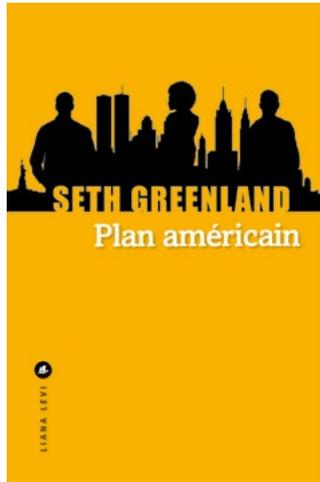


SETH GREENLAND

Plan américain



LIANA LEVI



New York, fin des années 70. La ville est sale, les immeubles délabrés, et il ne fait pas bon s'y promener seul après minuit, mais elle bouillonne de créativité. Les cinémas d'art et d'essai pullulent, les films au casting majoritairement noir connaissent leur âge d'or, et tous les espoirs d'une mixité harmonieuse semblent permis. C'est là que Paul, alias Pablo, fils d'un marchand de boutons juif, rêve de lancer sa carrière de cinéaste. Et que Jay Gladstone, promis à un avenir tout tracé dans l'immobilier, ambitionne de produire son premier long-métrage. Dans le rôle principal, Avery, comédienne afro-américaine qui voudrait devenir une star du grand écran. Un projet aussi ambitieux que fou, porté par l'enthousiasme de la jeunesse, qui pourrait bien rencontrer quelques obstacles...

Un roman drôle et nostalgique qui rend hommage à une ville et à une époque où les illusions n'étaient pas encore perdues.

SETH GREENLAND, romancier et scénariste pour le grand et le petit écran, vit entre Los Angeles et New York. Il est l'auteur de cinq romans dont *Mécanique de la chute* (2019) qui a reçu un accueil enthousiaste de la critique.

« Vous pouvez tout lire de Seth Greenland. » Nicolas Demorand, *France Inter*

Seth Greenland

Plan américain

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Adélaïde Pralon*



Liana Levi

*Pour moi, c'est ravir au monde le soleil que
d'ôter de la vie l'amitié.*

Cicéron

*Le cinéma ressemble à la peinture, à la musique,
à la littérature et à la danse; ce sont des moyens
d'expression qu'on peut utiliser, mais rien n'y
oblige, à des fins artistiques.*

Rudolph Arnheim, *Le Cinéma est un art*,
trad. Françoise Pinel, L'Arche, 1989

Quand j'annonçai à mon père que j'allais devenir réalisateur, il ne me demanda pas quel genre de films je voulais faire.

« C'est avec ça que tu vas rembourser ton prêt étudiant ?

– Un jour, oui. »

À sa décharge, il n'eut pas l'air décontenancé par ma réponse.

« Eh bien, si tu veux être réalisateur, tu n'as qu'à faire des films.

– Des longs-métrages, déclarai-je.

– Quelle différence ?

– Je veux faire de l'art. »

Il grogna. « Prépare-toi à conduire un taxi. »

Mon père était dans la mercerie. Il vendait toutes sortes de petits objets et accessoires comme des boutons à trous et des boutons pression. Des aiguilles aussi, du fil, des épingles et des crayons textiles. Il n'avait jamais envisagé d'élargir son horizon. Le monde lui faisait peur et sa vision étriquée de la vie se manifestait chez lui par des hémorroïdes chroniques. Il aurait aimé que je rejoigne l'entreprise familiale, mais il avait compris que ses subtiles tentatives de culpabilisation n'avaient aucun effet sur moi. Si mon but était de devenir réalisateur, très bien. Mais *deviens-le*, dit-il, ne te contente pas d'en parler. Il me laissa aussi clairement

entendre qu'il ne financerait pas ce projet. Sur un ton un peu sec, il me conseilla d'épouser une femme riche : « Ça te rendra la vie plus facile. » Ma mère, qui tenait les comptes de mon père et qui rêvait aussi que je me consacre à la mercerie, approuva. Ça ne l'aurait pas dérangée d'accueillir une héritière dans la famille.

À l'université de New York, j'appris les rudiments de l'écriture de scénarios, de la prise de vue, de la prise de son et du montage. Je réalisai plusieurs courts-métrages assez bien accueillis, dont un qui reçut la médaille d'or au festival d'Ann Arbor (dans la catégorie « Étudiant »). J'avais donc raison de croire en moi.

À la fin de mes études, ma dette étudiante était aussi élevée que les Alpes. Pour faire des économies, je retournerai sans enthousiasme vivre à Long Island, dans la maison à deux étages de mes parents. Le malaise américain des années 70 était alors à son comble et, après quatre ans d'école de cinéma, je considérais le fait de devoir attendre des jours meilleurs dans ma chambre d'enfant comme le présage d'un échec terrifiant.

Bien que mon rêve fût de réaliser des films, aucune personne sensée ne m'aurait confié autre chose à réaliser que des travaux de ménage et pour monter mes projets moi-même, il m'aurait fallu des fonds que je ne possédais pas. Plusieurs réalisateurs européens reconnus dont mes camarades et moi admirions les œuvres avaient d'abord été journalistes. Cette voie me paraissait donc judicieuse : partir à la conquête du monde, interroger des personnes célèbres et de fil en aiguille, me retrouver au bout de quelques années sur un plateau de tournage en train de diriger Robert De Niro.

En quête d'un emploi, j'envoyai à une infinité de journaux des photocopies des critiques de films que j'avais

écrites gratuitement pour un journal local (*Circulation 2000*). Je prenais le train de Long Island jusqu'aux cinémas d'art et d'essai de New York où j'assistais à des séances doubles, ébloui par les plans sur plans, les images en noir et blanc et les visages lumineux des acteurs de la Nouvelle Vague française, de la Nouvelle Vague anglaise, de la Nouvelle Vague tchèque, du nouveau cinéma allemand, du néoréalisme italien et du cinéma japonais, si vivants à l'écran sous la houlette de Federico Fellini, Werner Herzog, Wim Wenders, Agnès Varda, Jean-Luc Godard, François Truffaut, Akira Kurosawa, Miloš Forman, et de leurs homologues américains Robert Altman, Woody Allen, Francis Ford Coppola, Martin Scorsese et Stanley Kubrick.

Après les projections, je buvais du café dans des *diners*, je fumais des Lucky Strike et, muni de gros stylos-billes, consignais mes pensées dans des carnets à couverture marbrée. Les angles de prises de vues, l'éclairage, les palettes de couleurs, le montage, le son, la musique, les performances des acteurs, tout était minutieusement diséqué et archivé en prévision de l'avenir. Je méditais sur la notion de « politique des auteurs »¹. J'imaginai mes propres films.

Un après-midi, je découvris *Spartacus* au Thalia – Kubrick avait trente et un ans quand il le réalisa – et développai une obsession pour la Rome antique. À la bibliothèque de la Cinquième Avenue, je dévorais des ouvrages entiers sur le sujet. Fasciné par les empereurs, les gladiateurs, les centurions, les écrivains et les artistes, je m'intéressais tout particulièrement au personnage

1. Théorie définie et défendue par Truffaut dans les années 50, selon laquelle le réalisateur est véritablement « l'auteur » d'un film. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

de Cicéron, admirant le pouvoir que lui conférait l'art de manier le langage. Deux mille ans après sa mort, il était toujours considéré comme le plus grand orateur de l'Histoire. Cicéron avait Rome à ses pieds, mais il finit la tête sur un pic. Un homme illustre détruit par ses rivaux. Son destin résonnait à toutes les époques. Si *Un homme pour l'éternité*, sur la vie de Sir Thomas More, pouvait rafler tous les oscars, Cicéron attirerait forcément le public. Ainsi, avec un niveau d'ambition déconnecté de toute réalité – je n'imaginai pas une seconde que mes élucubrations sur les enjeux politiques de l'Antiquité ne susciteraient l'intérêt d'aucun producteur digne de ce nom –, j'entrepris de pondre mon premier scénario de long-métrage.

Tandis que l'été glissait paresseusement vers la Fête du Travail¹, pour la première fois de ma vie, je ne reprenais pas le chemin de l'école et un vide béant, effrayant, s'ouvrait peu à peu devant moi. À l'approche de Thanksgiving, mon père me rappelait régulièrement que les fast-foods du coin recrutaient. Gagné par le désespoir, je répondis à une annonce du *Village Voice* indiquant qu'une revue cherchait des rédacteurs. C'est ainsi que je me retrouvai à Union Square, dans les bureaux de *Classy*, un magazine érotique aux prétentions littéraires. La rédactrice en chef était Candy Mitchell, une femme léonine d'une quarantaine d'années aux cheveux noirs tirés dans un chignon sévère, vêtue d'un tailleur aussi serré qu'un fourreau et de bottes en cuir montant jusqu'aux genoux. Elle écrasa sa cigarette et chaussa des lunettes de lecture pour examiner mes articles. La parfaite bibliothécaire dominatrice. Ancienne actrice de films X et féministe engagée, elle ne

1. Célébrée le premier lundi de septembre.

voyait pas en quoi le fait d'avoir eu des rapports sexuels à l'écran avec plus d'hommes qu'il n'en fallait pour remplir un bus à l'heure de pointe l'empêchait d'être une intellectuelle. Pendant que je contemplais les couvertures encadrées de *Classy* qui ornaient les murs de son bureau, elle se lança dans un discours pontifiant sur les ambitions qu'elle avait pour le magazine, citant quelques auteurs célèbres dont elle avait publié des textes mineurs. Le boulot consistait à rédiger le courrier des lecteurs (sous des noms d'emprunt), des légendes et des critiques de films ; je pouvais aussi proposer des articles de fond si je voulais. Le salaire n'était pas mirobolant, mais suffisant pour me libérer du cocon familial.

Au moment où je parlais, une petite femme d'environ mon âge aux cheveux bouclés, aux épaules rondes et au sourire de travers m'arrêta. Elle portait une chemise d'homme, une cravate à pois et des bretelles.

« Ça fait six mois que je suis l'assistante de Candy, murmura-t-elle. Maintenant, je déteste le sexe. »

Entrée en scène de Claudia Sabatini, originaire de Flatbush et comique en devenir.

Mes parents furent ravis d'apprendre que j'étais désormais critique de cinéma. Quant à moi, j'étais attiré par le côté louche du magazine. Je le trouvais subversif, punk.

En dehors de quelques rares exceptions, mes collègues formaient une bande de marginaux aussi libres d'esprit que leurs lecteurs. Culottés et décomplexés, ils adoraient le McDo et la lutte féminine. Un jour de pluie où je commis l'erreur de porter un trench coat ayant appartenu à mon père, je fus cruellement raillé pour ce choix stylistique bourgeois décadent. Je faisais référence à Eddie Constantine dans *Alphaville*, qui faisait référence à Humphrey Bogart dans *Le Faucon maltais*. Le chœur

grinçant de mes collègues me fit savoir que j'avais surtout l'air d'un *trou du cul*.

Était-ce un environnement de travail hostile ? C'était New York en 1976.

Claudia me présenta Loomis Hayes, le directeur artistique, un homosexuel d'une trentaine d'années originaire du Mississippi qui plaquait savamment ses cheveux blonds sur son crâne pour tenter de cacher sa calvitie. Sur son bureau, trônait un presse-papiers en pierre en forme de pénis qu'il prétendait être tombé d'une sculpture grandeur nature érigée sur la tombe d'Oscar Wilde au cimetière du Père-Lachaise. Lors de discussions animées, il le pointait en direction de son interlocuteur.

Le collègue dont j'étais le plus proche était le seul homme noir du journal. Assistant éditorial ambitieux, House Rogers avait mon âge et venait de terminer ses études dans son Kentucky natal. Il vivait avec sa grande sœur actrice dans Washington Heights. Nous passions généralement nos pauses-déjeuner à plaisanter sur les angoisses des hommes sensibles prisonniers d'un monde de pornosoft. Tout en comptant sérieusement devenir journaliste de presse écrite, House abordait la vie avec humour. Il me montra un jour comment il marchait dans le métro quand il se rendait dans les quartiers chics, ce qui me sembla être la démarche d'une personne ordinaire, puis passa à l'attitude qu'il adoptait en débouchant dans la 168^e Rue, fléchissant le genou gauche et balançant son bras droit. Je n'arrivais pas à savoir si c'était un vrai truc, mais il avait l'air convaincu que sa façon de bouger pourrait faciliter son insertion dans la haute société.

Le vendredi, en fin d'après-midi, House, Claudia et moi nous retrouvions dans le bureau de Loomis où,

après nous avoir servi des gimlets¹, il nous racontait ce que ça faisait d'être né homosexuel dans le Sud et d'être l'enfant caché de Tennessee Williams, Tallulah Bankhead et d'une bouteille de bourbon de luxe. Ces réunions dissipaient toutes les angoisses du quotidien. Loomis nous baptisa le Club des jeunes buveurs pornographes. Nous prîmes serment sur le membre de pierre d'Oscar Wilde.

Les loyers les plus abordables de Manhattan se trouvaient dans East Village où je dégotai un loft en ruines au coin de Bleecker Street et de la Bowery. Le loyer s'élevait à trois cents dollars par mois. L'ancien occupant était le musicien de jazz Ornette Coleman qui avait laissé derrière lui une veste de costume noire avec, sur la doublure, son nom brodé en lettres d'or. J'étais fan de lui et croyais fermement qu'en portant son vêtement, je m'enveloppais dans sa cape de créativité. J'étais impatient de la lui rendre s'il venait un jour la chercher. Dans Orchard Street, j'achetai un fedora gris orné d'une épingle à perle. Le chapeau allait parfaitement avec la veste et, assorti d'un jean noir, la tenue devint mon uniforme.

Les lofts de l'époque n'avaient pas grand-chose à voir avec ceux d'aujourd'hui. Dans les années 70, il s'agissait d'espaces nus où les artistes survivaient à la marge, alors que maintenant ils servent de nids douillettes à des traders nantis. Malgré les conditions de vie austères, habiter dans un loft dépouillé représentait pour moi un luxe, mon éducation petite-bourgeoise m'ayant appris à idéaliser les symboles de la pauvreté digne. Je m'aménageai un espace de travail en posant une vieille porte sur deux tréteaux. J'y installai la machine à écrire

1. Cocktail composé de gin et de jus de citron vert.

Corona qui m'avait accompagné pendant mes études de cinéma. Quelques planches de bois brut posées sur des parpaings me servaient d'étagère. Un tapis usé sur le sol. En guise de rideaux, des couvertures miteuses tenues par des punaises. La porte de l'immeuble en acier, l'escalier sombre à l'odeur mystérieuse, la douche accolée à l'évier de la cuisine, les toilettes dans un placard, les hordes de cafards, les punaises d'eau géantes, grandes comme des boîtes d'allumettes, qui décollaient avant de se transformer en bombardiers japonais, la souris intrépide qui se comportait comme si c'était moi l'intrus: rien de tout cela ne me dérangeait car cet espace était le théâtre parfait où donner vie au personnage que j'espérais devenir.

La pire tempête de la décennie s'abattit sur la ville le week-end qui suivit mon emménagement. Cinquante centimètres de neige tombèrent en trente-six heures, étouffant le grondement habituel et invitant les citadins à contempler la nature, soit, dans mon cas, les arbres squelettiques de Tompkins Square Park qui, avec leurs branches rachitiques blanchies, offraient un spectacle des plus sordides.

Mes parents partirent à l'assaut des routes périlleuses pour venir dîner en ville au Chumley's, un ancien bar clandestin planqué au fin fond de West Village où mon grand-père avait emmené mon père dans les années 40. Traverser la ville pour les retrouver prit des allures d'expédition à travers le Yukon. Les rares piétons, emmitoufflés jusqu'au cou, traçaient à pas lourds des sentiers dans la neige immaculée.

Je me trouvais à ce moment de la vie où, tremblant au bord du précipice de la nouveauté, la jeune créature secoue sa chrysalide et se prépare à voler vers des aventures aussi désirées qu'imprévisibles. Je me souviens

de mes parents ce soir-là : ma mère dans le manteau de fourrure que mon père lui avait offert quelques années plus tôt à la place de leur séjour annuel en Floride et mon père assis sur un donut gonflable pour atténuer la gêne d'une nouvelle crise d'hémorroïdes. Tout en ayant le plus grand respect pour l'homme qui avait réussi à se hisser de la classe moyenne inférieure du Queens jusqu'au confort de la banlieue douillette, comme des millions de jeunes avant moi, j'aspirais à autre chose. C'était le « Jour de l'Indépendance ».

« Rappelle-toi, dit mon père, si tu veux aller loin, mets de l'eau dans ton vin. » Devise grâce à laquelle il avait passé sa vie à vendre des articles de mercerie.

Ma mère leva son verre de sherry et déclara : « Pauly – c'était la seule à m'appeler Pauly –, tu es critique de cinéma ! » Comment aurais-je pu lui avouer que j'avais passé la journée à rédiger la critique de *Livreuses de pizza chaudes à souhait* ?

Après le dîner, nous trinquâmes à l'avenir autour d'un verre de cognac. Ce soir-là, les adieux ressemblèrent à la séparation de deux wagons de fret, condamnés à emporter leur cargaison dans des directions opposées vers des contrées lointaines.

Alors que j'avançais à pas mesurés sur les trottoirs salés menant à mon nouveau chez moi, soufflant des nuages de vapeur dans la nuit, je me retrouvai seul à Sheridan Square devant un magasin de cigares à attendre que le feu passe au rouge quand, sous les lueurs jaunes des réverbères, surgit un homme chaussé de skis de fond qui glissait gracieusement dans la Septième Avenue à travers une pluie de flocons. La rue était presque déserte et cette silhouette filante, en apparence tellement incongrue dans le paysage urbain et en même temps tellement

adéquate, est l'image qui me vient toujours à l'esprit quand je pense au New York de l'époque, où des éclairs de beauté transcendante se manifestaient pour disparaître aussitôt, convoqués plus tard en pensée, dans des moments moroses, comme des signes porteurs d'espoir et de possibilités infinies.

Deux années s'écoulèrent pendant lesquelles j'enchaînai les critiques pour *Classy* et vendis ponctuellement des articles à d'autres journaux tout en continuant à travailler sur le scénario de mon Cicéron. Je sortis avec une chorégraphe qui roulait à moto. Elle me largua au bout de six mois soi-disant parce que je n'étais pas assez physique, ce qui voulait dire que je dansais trop mal. J'allais tout le temps au cinéma, cultivant mes liens avec Marcello Mastroianni, Toshiro Mifune, Giulietta Masina, Jean-Pierre Léaud, Anna Karina. Un jour que je mangeais des *pirojki*¹ au Kiev, dans la 7^e Rue Est, je vis à la table voisine Allen Ginsberg avec un beau jeune homme. Et aussi Lou Reed acheter des cigarettes à trois heures du matin dans une épicerie de la Deuxième Avenue, aussi frétilant que la nuit. Un soir de printemps, je tombai sur un tournage dans St. Mark's Place ; des camions étaient garés le long des trottoirs et des projecteurs baignaient la rue de lumière. Bavant d'envie devant ceux qui avaient réussi à entrer dans la ronde, je me contentai de contempler ce village enchanté, peuplé d'artisans et d'artistes, de créateurs en tous genres qui pouvaient se vanter d'être largement plus implantés dans le milieu que moi. L'Amérique à l'ouest de l'Hudson était une abstraction : le choc pétrolier, le gouvernement Carter, Olivia Newton-John – sans intérêt. Tout se passait à New York, mais pas pour moi. Mon

1. Ravioles farcies à la pomme de terre, au chou ou à la viande.

copain House était sur le point de décrocher un boulot de journaliste au *Daily News*.

J'avais vingt-cinq ans et il était temps que je me bouge.

2

Le comedy club était situé dans l'Upper East Side, un quartier peuplé de familles et de jeunes cadres aux boulots exigeant le port du costume avec le plus grand sérieux et, par une moite soirée d'été, je me retrouvai là-bas, au coin d'une rue, à attendre House. Le club organisait une scène ouverte. Notre amie Claudia nous avait prévenus qu'elle y participerait. Bien que le soleil fût un lointain souvenir, une chaleur oppressante pesait sur la ville et mon dos dégoulinait de sueur. Je consultai ma montre.

« On est en avance ! » C'était House qui m'avait vu regarder l'heure. Il était accompagné d'une jeune femme noire qui se mouvait avec une souplesse aquatique en totale opposition avec sa démarche monolithique à lui. Il ne m'avait pas dit qu'il serait accompagné, sinon j'aurais exigé que sa cavalière amène une amie parce que maintenant, la soirée allait prendre une toute autre tournure et pendant que je me disais ça, il annonça : « Je te présente ma sœur, Avery. »

Ce qui changeait complètement la donne.

Elle était grande et élancée, avec un teint café au lait et de grands yeux noisette qui illuminaient son visage ovale. Vêtue simplement d'un pantalon de lin gris, d'un ample T-shirt blanc et de ballerines, elle dégageait un parfum subtil et agréable de noix de coco et de citron. C'était une bombe.

« Ravie de te rencontrer, Pablo. » Sa voix était chaude et grave. Elle me tendit la main. Sa peau était douce, sa poigne tendre, mais ferme. Elle me regardait droit dans les yeux avec une franchise captivante. « *Mi hermano dijo cosas buenas de ti.* »

Je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire. « Pablo, c'est un surnom, expliquai-je. Mon nom, c'est Paul. J'étais nul en espagnol, du coup, *mi amigos* ont décidé de m'appeler Pablo.

– Mon frère ne tarit pas d'éloges sur toi, traduisit-elle.

– Avery joue dans *La Mégère apprivoisée* à Central Park et c'est son soir de relâche. »

House m'avait dit que sa sœur était actrice, mais il n'avait pas précisé qu'elle faisait partie de celles qui décrochent des rôles prestigieux. C'était la première fois que je rencontrais un être ayant atteint un tel niveau de succès.

« Devrais-je être ébloui ? demandai-je.

– Évidemment », dit-elle.

J'avais beau feindre l'indifférence, j'avais du mal à cacher mon admiration. Je me trouvais face à une actrice professionnelle qui foulait une des scènes les plus convoitées de New York. « Shakespeare in the Park » était une institution aux connotations magiques pour tous les jeunes rêvant d'entrer dans le show-business, un symbole de prestige auquel un artiste en herbe comme moi n'osait même pas prétendre.

« Je suis prêt à accepter que tu te joignes à nous ce soir si – je marquai une pause théâtrale – si – je répétei le mot pour ménager mon effet – si tu nous files des invitations à ton frère et moi pour aller voir l'histoire de la mégère.

– L'histoire de la mégère ?

– Enfin, si tu promets qu'elle est vraiment apprivoisée », ajoutai-je.

Heureusement pour moi, elle eut l'air amusée. « C'est la croix et la bannière pour avoir des invitations, répondit-elle, parce que la distribution est énorme, mais si tu te pointes cinq heures en avance et que tu fais la queue, je pourrais certainement te faire entrer gratis. » Cette proposition avait été prononcée sur un ton à la fois taquin et avisé. On distribuait en effet des places de dernière minute aux passionnés qui avaient poireauté pendant des heures, souvent sous la pluie ou sous un soleil cuisant, tous deux également fournis gratuitement.

Le mélange de beauté, d'aplomb et de réussite professionnelle de cette femme me donna envie de faire bonne impression si bien que pendant que nous nous dirigeons vers le club, mon système nerveux se mit à surchauffer.

« Tu aimes la comédie ? demanda le jeune homme, incapable de trouver quelque chose d'intelligent à dire, tentai-je.

– Peut-être que je rencontrerai quelqu'un de drôle ce soir, répondit-elle. Mais essaie encore. »

Pourquoi vouloir flirter avec la sœur de mon ami ? Elle naviguait sous des cieux plus vastes. House eut alors la bonne idée d'orienter la conversation vers un film de la blaxploitation¹ qu'il avait vu récemment.

Tout en marchant, nous nous mîmes à débattre de la valeur du genre – Avery le trouvait rabaissant. (« Je n'ai pas passé quatre ans à bosser Shakespeare à Juilliard pour jouer une mama sexy dans une combi en velours. ») House croyait à l'utilité de ces films qui, quoique puérils, pouvaient avoir un effet positif sur la société. (« Un des bons

1. Courant cinématographique des années 70 visant à offrir des rôles de premier plan à des acteurs afro-américains.

côtés, c'est qu'ils donnent du pouvoir à ceux qui n'en ont pas», à quoi sa sœur répondit: «Tu ne t'es jamais retrouvé face à un réalisateur blanc qui te demande de jouer la panthère.») Je gardai presque toujours le silence, craignant de marcher sur une des mines dont ce terrain était truffé et au moment où le frère et la sœur semblaient avoir parcouru le sujet en long et en large, nous arrivâmes au club.

Le public s'agglutinait autour de longues tables perpendiculaires à la scène. Là, un pianiste blanc au physique de jeune laborantin jouait des chansons pop sur un vieux piano droit adossé à un mur en briques. La musique était à peine audible au milieu des bavardages indifférents de la foule. J'entendis quelqu'un appeler mon nom, me retournai et découvris au loin Loomis Hayes avec son petit ami. J'agitai la main, Loomis croisa les doigts et articula silencieusement: «J'espère qu'elle va assurer» à propos de Claudia.

Le présentateur de la soirée se rua sur le micro.

«Bienvenue à notre scène ouverte, commença-t-il. Vous allez découvrir des comiques formidables.» Un temps. «Enfin, pas ce soir. Peut-être si vous revenez demain. Mais vous êtes là, vous avez déjà bu un verre... je rigole! Nous avons des artistes très doués avec nous ce soir et le grand Richard Pryor, mesdames et messieurs...» Il appuya sur le nom célèbre pour être sûr d'être entendu et reçut une ovation. Une fois la foule calmée, il reprit: «... ne sera malheureusement pas des nôtres.»

Le public éclata de rire. Quelques personnes grognèrent.

«Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il. Si vous n'aimez pas le spectacle, on ira tous boire un café ensemble après.» Il reçut encore quelques applaudissements, posa les mains sur ses hanches et sonda la foule. «On y va, vous êtes prêts?»

En noir de la tête aux pieds, avec une chemise à manches longues, un pantalon serré et des chaussures à semelles de crêpe, Frank Bones, alias Mister Bones, fit son entrée. À la sobriété de sa palette vestimentaire, je me reconnus tout de suite en lui. Avec ses traits anguleux, ses cheveux châtain en bataille qu'il lissait théâtralement au besoin et ses lunettes aux verres teintés, Bones était une tornade d'improvisation dévastatrice. Les comiques de la télé étant le plus souvent des types d'une cinquantaine d'années en costards qui racontaient des blagues sur leurs vacances avec leur femme, Bones fut pour moi une révélation. Il était tellement à l'aise sur scène qu'il donnait l'impression d'être chez lui, dans un appartement aux lumières tamisées. Nous étions ses invités et lui, le plus brillant des hôtes. Il plaisantait avec les spectateurs, montrant clairement qui était le boss, allant jusqu'à convaincre une femme à l'accent de Brooklyn en T-shirt rose extra moulant orné de brillants argentés de lui prêter son sac à main. Il s'empressa de le vider et d'en étaler le contenu – cigarettes, mascara, tampon, poudrier, bonbons à la menthe – dressant en même temps un portrait psychologique de la propriétaire qui fit hurler de rire le public. Puis il remarqua House.

« Ça va pour toi, mon frère ? » lança-t-il en jouant son fameux personnage de Noir.

Il fut un temps où cette pratique était malheureusement monnaie courante, les humoristes n'hésitant pas à imiter différents types ethniques. Aujourd'hui, on est gêné rien que d'y penser.

House regarda le comédien avec indulgence. Bones attendait.

« Compte pas sur moi pour faire le nègre pour toi, mec », lança finalement House.

Son sang-froid paralysa l'auditoire. L'espace d'un instant, l'oxygène cessa de circuler dans la salle. Quelqu'un près de nous osa un « waouh ». Et personne ne rit parce que la remarque de House n'était pas censée être drôle. Bones cherchait un moyen de retomber sur ses pattes.

Brisant le court silence, Avery ajouta : « Et ne compte pas sur moi non plus », qui déclencha un tonnerre de rires et d'applaudissements.

Bones prit rapidement la température de la salle, heureux d'entendre des rires mais pressé d'en redevenir l'élément déclencheur. « En tant qu'homme noir... dit-il de façon incongrue car il n'était évidemment pas noir... je sais ce que vous pensez, mais je vous jure que je suis noir à l'intérieur. Je suis avec vous, mes frères, et c'est pour ça que je vais maintenant imiter pour vous Neil Young faisant une pub pour des croquettes pour chiens. » Il se lança alors dans une imitation parfaite de la voix nasale du chanteur. Énorme carton. Il tenait à nouveau le public dans le creux de sa main.

À un moment, il tira un papier de sa poche et présenta le comique suivant, un prof de sports originaire du Bronx nommé Lenny qui se mit torse nu et se couvrit de crème chantilly en suppliant les spectateurs de scander : « Vas-y, Lenny » ce qu'ils firent sans retenue. Bones inventa tout un numéro pour nettoyer la scène, lançant au type qui sortait : « Mec, on dirait qu'un éléphant a joui sur le plateau » puis annonça Claudia.

Disons que malgré quelques blagues acceptables sur son enfance dans le Queens (« Il y avait tellement de paumés dans mon lycée qu'on avait un club de sniffeurs de colle »), son trac ne laissait pas augurer un avenir radieux sur les planches. House et Avery l'applaudirent néanmoins avec enthousiasme. J'étais soulagé de voir qu'ils s'amusaient.

« Le prochain artiste est un imitateur, nous avertit Bones, et ce soir, il va tenter d'imiter un mec drôle. Son nom me fait penser à celui que je portais *avant* d'en changer pour entrer dans le show biz. Merci d'accueillir Franklin Gladstone. »

Étonné, je me rappelai que Franklin Gladstone était un garçon que j'avais rencontré dans les Berkshires, au camp Iroquois. Son cousin Hal dormait dans le même chalet que moi et nous étions devenus amis pendant la colonie de vacances. Je sais que l'humour est subjectif, mais je n'avais jamais trouvé Franklin particulièrement drôle. Il avait pris du poids et masquait son nouvel embonpoint sous une large veste. Il adressa un sourire enjôleur au public et saisit le micro à deux mains. Il portait une bague en or à l'auriculaire et une gourmette. « Bonsoir, mes petits chats », commença-t-il avec un faux air d'Elvis Presley. Le chanteur venait de connaître une fin tragique et le numéro de Franklin prit rapidement le même chemin. Il consistait en une succession de clichés avec, après Elvis (à l'époque, tout le monde faisait Elvis), des imitations de toutes les vieilles stars de cinéma que les humoristes de la télé ressassaient depuis dix ans. Franklin transpirait abondamment et parlait trop vite. Ses talents d'acteur étaient médiocres et ses sujets dignes du répertoire d'un vendeur de chaussures. À la fin, je pris congé de mes amis pour aller le saluer et mentir sur la qualité de sa performance.

Accoudé au bar, un verre de rhum-coca à la main, il essayait la sueur de son front avec une serviette. Quand il me vit, son visage s'illumina, mais je fus aussitôt distrait en m'apercevant que son voisin n'était autre que son cousin Hal.

« Pablo Schwartzman », lança Hal, sa peau lisse étirée par un large sourire, révélant des dents éclatantes parfaitement

alignées. À côté de lui, se tenait une jeune femme mince de taille moyenne portant une robe droite décontractée et des sandales. Je n'avais pas vu sa sœur Bebe depuis au moins cinq ans. Une épaisse chevelure brune s'amoncelait sur le sommet de son crâne et quand elle pencha la tête en souriant, une paire de minuscules boucles d'oreilles carrées en céramique rebondirent contre son cou gracieux. Elle gardait ses distances et sa façon de me saluer me donna l'impression de subir une évaluation. Elle paraissait indisposée par le nuage de testostérone environnant, déferlante de tapes dans le dos et de poignées de main. Après que Hal eut fait un commentaire sur mes tennis et m'eut demandé si je faisais toujours du basket (c'était le cas), le visage de Franklin se figea en une expression d'attente désespérée. Quoique je me targue de toujours dire la vérité, je ne suis pas insensible, donc tout en gratifiant son large dos d'une nouvelle claque amicale, je lui annonçai que j'espérais bien le voir dans le *Tonight Show* d'ici l'année prochaine. Il hochait vigoureusement la tête et me demanda quelles étaient mes imitations préférées.

« Oh, répondis-je, impossible de choisir. »

Une fois Franklin apaisé et reconnaissant, je pus reporter mon attention sur Hal qui, adossé au bar comme s'il avait investi des millions dans le lieu, sirotait un grand verre de bière. Le contraste avec son cousin suant était saisissant.

Hal portait un polo blanc rentré dans un pantalon kaki, une ceinture en cuir de veau avec une discrète boucle dorée et des tennis. On aurait dit qu'il venait de disputer un match en trois sets, s'était douché, rasé et cherchait à présent quelle fête honorer de sa délicieuse présence. Mais comme nous nous étions rencontrés en camp de vacances presque quinze ans plus tôt et que nous avions passé cinq été ensemble dans les Berkshires, dont le dernier en

tant qu'apprentis moniteurs, j'avais l'impression de le connaître. J'étais allé chez lui, dans un coin nettement plus chic que le Long Island de mon enfance, il m'avait présenté sa famille et quelques-uns de ses amis. Même si je m'étais toujours senti comme une sorte de cousin de la campagne, moins riche, évidemment, et par conséquent, moins sophistiqué, je l'avais toujours bien aimé. À l'époque, quand on appréciait quelqu'un, la formule consacrée était *c'est un chic type* qui sous-entendait qu'en toute circonstance, le type en question opterait pour la solution la plus intègre, en accord ou non avec la loi en vigueur, or Hal Gladstone répondait parfaitement à cette définition. Ses parents possédaient une maison gigantesque plantée au milieu de quelques hectares bien entretenus dans le quartier de Maple Hill, où se regroupaient tous les riches de Westchester, et à chaque fois que j'allais chez lui, je trouvais une bande de garçons en train de jouer au basket ou de nager dans la piscine scintillante.

Hal était toujours au centre des activités et s'il avait grandi dans un milieu plus modeste, je ne crois pas qu'il aurait été très différent. Tous les jeunes s'habillaient à peu près de la même façon au lycée. Il avait depuis quelque peu changé de look, mais moi aussi. Chacun s'essaie au monde adulte à sa façon. Pourquoi nous étions-nous perdus de vue ? Pourquoi perd-on les gens de vue ? Nous étions tous les deux allés à la fac forger nos personnalités d'hommes, nous avons dû laisser tomber nos peaux d'enfants et avec elles, les êtres qui les constituaient. Mais j'étais très content de le revoir.

« Tu es rutilant, Hal », dis-je en admirant sa tenue, son bronzage estival, son style chiadé. « Lustré.

– Je ne m'appelle plus Hal », m'informa-t-il sur le ton légèrement menaçant que prennent les gens quand ils

vous informent qu'ils ont changé de nom, l'air de dire : s'il te plaît, ne commets plus cette erreur. « C'est Jay maintenant.

– Jay? Jay Gladstone? »

La nouvelle me dérouta. Je ne l'avais jamais entendu se faire appeler autrement que Hal, quoique parfois, nous l'appelions Gladly. Il avait l'air d'un Hal : sec, sportif. Franklin n'avait pas l'air d'un Franklin, un nom que j'associais au président Roosevelt.

« C'est mon deuxième prénom, expliqua l'ancien Hal. J'ai laissé tomber Harold en première année de fac.

– Harold Jay Gladstone?

– C'est vachement pompeux, non?

– Je trouve ça super que tu aies changé, intervint Bebe.

– Merci, Beatrice, dit Jay en tapotant le bras de sa sœur.

– C'est aussi pour ça que je me fais appeler Bebe, ajouta-t-elle en me regardant.

– Je ne comprends pas pourquoi tu as changé de nom, intervint Franklin. Hal, c'est très bien, comme nom.

– Vu que toi, ça ne te dérange pas de t'appeler Franklin, je préfère me fier à mon propre jugement, conclut Jay avant d'avaler une grande gorgée de bière.

– Comme tu veux », dit Franklin. Il rota bruyamment et s'éloigna.

« Je comprends que les acteurs prennent des pseudonymes, poursuivit Jay. On est tous en représentation, non? Par exemple, toi, ton nom, c'est Paul. Mais aux yeux du monde, tu es Pablo.

– Comme Picasso », précisai-je.

Jay sourit et continua de siroter sa bière. Il prit des nouvelles de mes parents, qu'il avait toujours considérés

comme des gens formidables, et me chargea de leur passer le bonjour. Jay avait le don de vous faire croire qu'il s'intéressait sincèrement à vous, il vous installait dans une intimité qui sous-entendait que tant que vous seriez à ses côtés, votre existence serait meilleure.

Nous nous racontâmes nos vies – il travaillait pour la société immobilière familiale; je lui parlai de mes critiques de films (sans dire pour qui je les écrivais), racontai l'histoire de mon scénario et mes projets de réalisation, puis il me rappela notre dernière rencontre. Un an après la fin du lycée, nous nous étions retrouvés au tournoi de basket de Rucker Park. À l'époque, les banlieusards blancs allaient rarement à Harlem, mais ce lieu était la Mecque du basket de rue, le rendez-vous des meilleurs joueurs de la ville. Jay et moi avons joué ensemble pendant des années, nous adorions ce sport et la culture vibrante qui allait avec. Je rêvais d'une place à la NBA, Jay voulait posséder toute une équipe (son fantasme s'avéra plus réaliste que le mien). Nous étions les seuls Blancs dans la foule.

«C'est fascinant», déclara Bebe pour partager son ennui. Elle m'expliqua qu'elle suivait des cours d'été sur la Renaissance italienne à Barnard et qu'elle avait un examen à réviser. Après avoir informé Jay qu'elle le verrait dimanche à une réunion de famille, elle s'éclipsa.

«*Arrivederci*», lança-t-elle en partant.

Jay était aux anges. C'était étrange de parler à ce fantôme de ma jeunesse, période si différente de celle que nous vivions à présent. Il avait choisi une voie plus conventionnelle et, dans ma course à la construction d'une identité nouvelle, tomber sur une relique de mon ancien moi me désorientait.

«Tu es content de ta vie?» demandai-je.

Il réfléchit un moment avant de répondre. La pulsation implacable d'un tube disco faisait trembler les enceintes du bar. De vagues éclats de rire s'échappaient du public.

« Tu es content de ton nom ? » demanda-t-il.

Je m'étais délesté de Paul et de sa fadeur suburbaine à la première occasion. Pablo avait du piquant, il fuyait la banalité, il avait soif de vivre. Paul Schwartzman était clerc de notaire à New Rochelle avec une femme, un crédit, deux enfants et une sciatique. Pablo Schwartzman était le vecteur d'une existence plus palpitante. N'ayant pas envie d'expliquer tout ça à Jay, je répondis simplement que oui, j'en étais content. Le fait que nous ayons tous les deux décidé de changer de nom était une étrange coïncidence et une source de connivence immédiate entre nous.

Avery s'approcha du bar. Elle nous adressa un signe en passant et, cigarette à la main, se dirigea vers la rue. Jay la suivit des yeux. Il me demanda qui elle était. Je m'empressai de lui répondre. Connaître une femme de son acabit valorisait mon image.

« Je crois que je suis amoureux », déclara Jay comme font souvent les garçons à cet âge.

Comment aurais-je pu lui en vouloir ? Je me gardai de lui expliquer que ce genre de femmes était hors de portée. Non pas parce qu'elle sortait d'une des meilleures écoles de théâtre du continent et travaillait déjà à un très haut niveau dans un domaine horriblement compétitif, mais parce qu'il émanait d'elle une grâce et une aisance qui, alliées à un talent exceptionnel, la rangeaient dans une catégorie à part.

« Dis-m'en plus sur elle.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Je suis curieux. »

J'hésitai.

« Pablo, je ne te demande pas le code de la bombe nucléaire. »

Ses motifs étaient clairs et je prenais un malin plaisir à garder mes informations pour moi rien que quelques instants. Sa vie était tellement facile ; je savourais la possibilité de poser un minuscule obstacle en travers de sa route bien tracée.

Après un long silence au cours duquel il ne me quitta pas des yeux, je lui confiai tout ce que je savais sur Avery, c'est-à-dire pas grand-chose. Nous ne nous étions pas parlé depuis le début du spectacle et en dehors de quelques détails sommaires, les seules vérités que je pouvais énoncer sur elle étaient qu'elle possédait un charme fou, un humour narquois et un charisme qui l'élevaient dans une sphère inatteignable.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Blecker and Bowery*

Copyright © 2023 by Seth Greenland
© 2023, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Plan américain* de Seth Greenland
a été réalisée en juillet 2023 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0813-4)
ISBN ePDF : 979-10-349-0815-8